

Hubert de Voutenay

Première époque

Vous en souvient-il, on achetait le journal à vingt centimes au crieur à casquette qui passait dans la rue et qui vous saluait en soulevant son couvre-chef, votre pièce logée dans le creux de sa main. « Merci, M'dame ! Merci M'sieur ! ». Mon père ouvrait le journal. Ça sentait bon l'encre fraîche.

Ma mère avait un cabas en toile cirée noire toute craquelée, avec des gros œillets et des crochets de métal sur les poignées. Au fond, il y avait toujours un peu de terre, des miettes de pain et des petits bouts de salade flétris ou des queues de cerises.

Elle allait rue St Antoine, acheter les légumes sur les charrettes des marchandes de quatre saisons, emmitouflées dans des châles au crochet, qui vous rajoutaient toujours « un peu plus, je le laisse ? »

dans le plateau de leur balance en fonte. Le tintement des poids sur les plateaux de cuivre cabossés, dont elles vous déversaient le contenu dans le cabas. Pour les denrées plus fragiles, une liasse de feuilles de journal pendait à un gros crochet sur le flanc de la charrette. Elles faisaient un cornet, d'un geste machinal. « Et voilà ! Ça vous fera un franc vingt-cinq ! ». Le porte-monnaie de ma mère était en cuir marron, et s'ouvrait par deux petites boules qui se croisaient sur la monture de cuivre. La marchande avait des mitaines et des gros doigts gercés aux ongles noirs. Elle rangeait sa monnaie dans une poche de son tablier.

Quand le cabas était trop lourd, on prenait l'autobus pour rentrer. A la station, il y avait une petite machine qui distribuait des tickets avec des numéros. On appuyait sur un levier et hop ! on devenait le 164 et le 165. Les gens attendaient en ordre, et lorgnaient avec envie le numéro du voisin précédent. On voyait l'autobus arriver de loin. Ça provoquait des « Ah ! » d'aise parmi les voyageurs. Sur la plate-forme, le receveur décrochait la chaîne gainée de cuir, vérifiait que les porteurs de numéros montaient bien dans l'ordre, et tirait sur l'autre chaîne qui pendait le long du montant. Ça faisait un petit « ding » et l'autobus s'ébranlait. Quelquefois, il y avait des porteurs de numéros qui restaient sur le trottoir en pestant. « C'est complet ! » avait annoncé le receveur d'un ton autoritaire en raccrochant la chaîne. Il avait une

casquette galonnée, avec les mêmes lettres que sur nos petits tickets de papier qu'on pliait en accordéon. Il les moulinait dans la drôle de petite boîte métallique qu'il portait accrochée à sa ceinture. Ma mère glissait les tickets sous son alliance « pour ne pas les perdre » et je repliais avec peine mes pieds sous la banquette, juste au-dessus du carénage de la roue. « Fais attention à la dame, voyons ! ». Une station avant de descendre, on se levait, on sonnait au bouton du montant de fer et on avançait dans l'allée en caillebotis. Le receveur ouvrait la chaîne un peu avant que l'autobus s'immobilise à la station. Souvent, un intrépide en sautait élégamment et atterrissait en pirouette sur la chaussée.

On rentrait éplucher les légumes. Le rituel consistait à déplier deux feuilles du journal que mon père avait déjà lu, sur la table de la cuisine, recouverte de formica chiné rouge, dont les bords étaient ceinturés d'une bande de zinc au cloutage irrégulier. « Pas celui-là ! C'est celui d'hier ! Il doit y en avoir un plus vieux que ça ! » lançait-il souvent. Ma mère inspectait la pile qui était derrière la porte. « Non ! celui d'hier, tu t'en es servi ce matin pour allumer le poêle ! » On étalait les légumes et la cérémonie pouvait commencer. Les pommes de terre avaient des yeux. Les salades abritaient des limaces. Les carottes étaient échevelées de fanes. Les petits pois se cachaient dans les recoins de leurs cosses. De temps en temps, ma mère disait « Tiens ? » et

poussait un peu les pelures du bout de son couteau. Elle s'absorbait un instant dans la lecture d'un article et reprenait le déshabillage des légumes en soupirant ou en hochant la tête.

« Dommage qu'on n'ait pas de lapins ! » disait-elle immanquablement quand le tas d'épluchures commençait à devenir conséquent. Elle repliait alors le journal sur tous ces trésors et le tassait dans la « boîte à ordures », elle aussi tapissée de journal. Il allait être bientôt temps de préparer le repas.

La batterie de cuisine était accrochée au mur. Succincte. Trois casseroles en aluminium piqueté aux contours devenus incertains, au manche de bois autrefois rouge, plus celle du lait, qui avait un bec pour verser sans renverser. Le placard recelait une cocotte en fonte et un faitout qui ne faisait plus rien du tout tant il était cabossé. Et puis, il y avait aussi les moules à pâtisserie. J'affectionnais particulièrement celui qui était carré et côtelé. Au fond, il y avait écrit « Alsa » à l'envers. C'était celui de la crème au caramel. Pourtant, toutes les crèmes au caramel étaient signées « Alsa » à l'endroit quand on les démolait, enfin, presque toutes. Quelquefois, Alsa ratait sa signature. C'était souvent la faute du lait. Parce que pour ce qu'il y avait dans le sachet de papier jaune, Alsa n'avait pas pu se tromper.

On m'envoyait dare-dare au bout de la rue, « Au Cercle Bleu », avec un petit papier coincé dans le couvercle du pot à lait. Je faisais la queue, le nez

dans les paniers des matrones, et j'entrais pas à pas dans la boutique. La crémière m'accueillait avec le sourire. Je lui tendais le pot en aluminium. Elle lisait le papier et ouvrait le couvercle de la cuve à lait. De grandes louches cylindriques y pendaient, accrochées par le manche. Un litre, un demi, un quart. Elle versait savamment le contenu sans en faire couler une goutte sur le bord du pot. « Tu diras à ta mère qu'elle prenne du pasteurisé en berlingot la prochaine fois. Comme ça, ça sera pas de ma faute ! Tiens, n'oublie pas tes petits suisses ! » Pour ceux-là aussi, il fallait être un as du démoulage. Les sortir de la boîte de carton paraffiné sans les écraser dans leur bande de papier. Le premier, c'était toujours le plus difficile. Après, le poser debout dans l'assiette et décrire un cercle parfait en tenant le bout du papier entre le pouce et l'index.

De retour du bout de la rue, je faisais mon entrée triomphale avec mon pot à lait et la demi-douzaine de petits suisses dans un sac en papier brun, juste avant que le fond ne cède à l'humidité de son contenu. Mais pour avoir pratiqué l'opération souvent, je savais que la marche trop saccadée ou la course ne faisaient que hâter la catastrophe. J'étais devenue une spécialiste du transport de petits suisses.

J'entreposais le précieux contenu dans le gros Frigidaire, trop gros pour entrer dans la cuisine. Il trônait dans l'entrée. Il avait un gros ventre barré par

une poignée chromée. Au-dessus, son nom était écrit en lettres bizarres, majuscules à la fois carrées et arrondies, larges et basses, et toutes reliées ensemble par le bas. Il faisait un bruit terrible quand son moteur tournait. Et puis soudain, comme un « clic » et puis plus rien jusqu’au démarrage suivant.

Le repas était prêt. On mettait la table dans la salle à manger.

La salle à manger était de style Renaissance. Moi, je trouvais qu’elle était très inconfortable et sinistre. Les chaises avaient un dossier trop droit et leur assise me sciait les jarrets. La table était toujours recouverte d’une toile cirée imitant à grand peine une nappe basque. Le buffet mal calé geignait à la moindre approche, faisant sonner les piles de vaisselle à l’intérieur. D’ailleurs, la porte du milieu ne s’ouvrait même plus. De toute façon, la vaisselle du buffet, on ne la sortait jamais. Ma mère avait découvert les vertus du Pyrex. Le nôtre était vert olive. Depuis l’instauration du Pyrex à la maison, je n’eus guère d’appétit. On essaya bien de m’appâter avec la toute nouvelle mayonnaise en tube, qui faisait des jolies volutes cannelées sur le rôti, mais rien n’y fit. Dans mon assiette, tout se ressemblait. Le fond manquait de contraste.

Le repas terminé, le Pyrex regagnait la cuisine où l’attendait un bain chaud dans la bassine de l’évier.

On y ajoutait une poignée de lessive en poudre. Ça moussait beaucoup. Ma mère mettait ses gants en caoutchouc. Je sortais du placard mon petit tube de plastique dont le bouchon avait un anneau au bout d'une tige. Je remplissais le tube et j'allais souffler des nuées de bulles par la fenêtre.

Fin